

mentionné; elle avait un air froid, fier... très-fier et méprisant.

L'Italienne hésita.

Elle doit tout savoir, pensa-t-elle; mieux vaut qu'elle l'apprenne de moi que de mon mari. Il n'aurait pas de ménagements pour elle.

Et d'une voix qu'elle eut beaucoup de difficulté à rendre ferme, elle continua :

« Mon rêve, car ce n'était qu'un rêve... fut bientôt passé. Un jour, jour effroyable, la vérité se fit jour dans mon esprit, et mes yeux s'ouvrirent à ma folie ! Ce jour-là, j'allais devenir mère ! »

Un cri s'échappa des lèvres de Varina, un cri aigu et retentissant comme celui qui est arraché par la douleur. Elle ne fit pas un mouvement, toutefois, et ses traits restèrent fixes et rigides comme auparavant.

« Heureusement, continua l'Italienne, l'absence de mon père nous permit de prendre les précautions nécessaires. Le lendemain, Cordiani partit, en emportant mon enfant, avec une brusquerie qui me fut expliqué plus tard. Il avait pris une part plus ou moins active dans le brigandage, qui, alors comme aujourd'hui, désolait cette partie de l'Italie. Il était l'objet de soupçons; mais averti à temps, il passa avec plusieurs autres de ses compagnons dans les Etats du Souverain Pontife. Une année s'écoula sans que je le revisse.

— Et l'enfant ? murmura Varina.

— Fut perdu pour moi, comme je le crus alors, pour toujours. L'année dont je parle était presque passée, lorsque le comte Rosati m'étonna et m' alarma en me disant qu'il m'avait trouvé un mari, que les préliminaires étaient déjà arrangés, et que j'eusse à me préparer à recevoir son ami, le marquis Savarito, dont je devais être prochainement la femme. Le soir du jour où mon père me fit cette communication, la vieille femme qui m'avait soignée dans les montagnes m'en apporta une autre.

« Mon mari, me dit-elle avec une sorte d'emphase, était mort; il avait été tué dans une rencontre, avec les dragons pontificaux à Spolète. Elle dut lire ma joie dans mes yeux, car son visage devint sombre comme la nuit; mais je vidai ma bourse dans ses mains, et la renvoyai dans ses montagnes. J'étais libre ! Le nuage qui avait menacé de fondre sur moi s'éloignait; et maintenant l'avenir m'apparaissait gai et heureux. Je cours trouver mon père, lui dis que ses desirs seraient ma loi, et que j'étais préparée à recevoir le marquis.

— Et vous fîtes bien, observa Varina, froidement.

« Le marquis arriva. Je le trouvai fier pour tout ce qui était au dessous de lui, mais un homme comme il faut, et de bonne éducation, dont l'orgueil était le seul défaut.

— Si c'est là un défaut, dit Varina, avec hauteur.

La comtesse sans faire attention à l'interruption, continua :

« Les préliminaires de notre mariage étaient déjà arrangés. Il ne me restait plus qu'à fixer le jour de la cérémonie, et je le fis. Quand ce jour arriva, je crus qu'il ne s'en était jamais levé de plus beau, ni qui apportât plus de promesse de bonheur pour le présent et pour l'avenir. Hélas ! encore quelques heures, et mes espérances allaient être à jamais brisées.

— Comment cela ?

« Le matin du grand jour, Varina, la maison et les jardins étaient remplis de monde; tout était plaisir et animation. Le ministre n'était pas encore arrivé, et, mue par une foule de sentiments, j'échappai aux groupes joyeux, et allai chercher un moment de solitude dans un bosquet de myrte qui bordait un rivage sombre et étroit, au fond duquel se précipitait en rugissant un torrent qui tombait du sommet de la montagne.

« Là ma situation m'apparut sous un jour que je n'avais point encore osé envisager. Moi, déjà veuve et mère, et cependant encore enfant par les années; j'allais m'agenouiller aux pieds des autels, et le mensonge sur les lèvres, profaner un des sacrements les plus augustes !

« Le marquis Savarito était... je le savais, un homme scrupuleux quant à l'honneur; il avait tout l'orgueil qui appartient, et appartient justement, à une ancienne et noble maison, dont l'écusson est sans tache; et c'était cet homme que j'allais tromper. Je n'osais pas avouer la vérité. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Une découverte me semblait impossible.

— Mais j'ai un enfant ! m'écriai-je à haute voix ! ne le reverrai-je donc jamais ?

— Jamais ! me répliqua une voix moqueuse.

« Je me retournai, en proie à une alarme qui n'était que trop justifiée.

« A quelques pas de moi se tenait debout un homme habillé en paysan calabrais.

« C'était Matteo Cordiani, mon mari !

Varina se leva à moitié de dessus sa chaise.

— Il n'était pas mort ? dit-elle.

— Non, il n'était pas mort, répliqua la comtesse tristement. Il s'était, paraît-il, remis de ses blessures, et apprenant mes projets de mariage, il s'était aventuré à revenir dans les Calabres. Sa tête était mise à prix : il avait donc fait ce voyage au péril de sa vie.

— Eh bien, alors, l'aurais payé de sa vie ! dit Varina, dont les yeux brillèrent de colère.

Sa mère la regarda quelques secondes, avec un front contracté et rêveur.

— En pareil cas aurais-tu fait cela, Varina ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit celle-ci.

— Alors même que cet homme eût été ton mari ?

— Je n'aurais vu que la honte, et rien autre chose. Croyez-vous donc qu'j'aurais estimé, à la valeur d'une plume, la vie de ce paysan, en comparaison de l'honneur de notre maison, pour laquelle cette alliance était une tache ?

La comtesse regarda fixement, presque avec tristesse, le visage de sa fille, que la colère enflammait. Elle ne répliqua pas, toutefois, mais après une pause, elle poursuivit son récit.

« Je ne raconterai pas en détail l'intrevue qui suivit; il me suffira de te dire qu'il me déclara être revenu avec l'intention arrêtée de me réclamer comme sa femme.

« Ce marquis lui-même, s'écria-t-il, cédera le pas, une fois dans sa vie, au paysan, et reconnaîtra la priorité de mon droit sur le sien.

« Comme il achevait ces paroles, les branches à côté de nous se séparèrent soudainement, et le marquis Savarito, calme et souriant, s'avança sur la scène.

— Je le reconnais tout de suite, dit-il, en se tournant vers Cordiani avec un air de condescendance dédaigneuse. Cependant, je ne saurais complimenter mademoiselle sur le goût qui lui a dicté son choix.

« Cordiani, qui était vil comme le feu, répliqua, et me demanda d'avouer la vérité de son assertion.

« Je restai silencieuse, lorsque le marquis, qui s'était approché de mon mari, recula avec une surprise affectée, et s'écria d'un ton railleur.

« — Eh ! mais, qui donc avons-nous, ici ! ce n'est rien moins que Matteo Cordiani, bandit d'ordinaire, et, par dessus le marché, membre de je ne sais combien de sociétés secrètes. Comme officier dans l'armée de Sa Majesté, mon devoir est de prendre soin d'une personne si remarquable.

« Il s'avancait de son air souriant et moqueur, lorsque Cordiani se plaça droit au milieu de sa route.

— Vous voulez me trahir ? dit-il.

« Le marquis le regarda en levant les sourcils d'un air passablement impertinent.

— Vous trahir ! répliqua-t-il ; vous vous trompez, mon ami. Vous n'êtes point ici parmi vos camarades dans les montagnes. J'ai l'intention de vous livrer à la justice, voilà tout.

« Il passa calme, s'attendant évidemment à ce que Cordiani lui ferait place; mais pour une fois le marquis avait trop compté sur la patience... appelez cela comme vous voudrez... du paysan.

— Arrêtez ! vous ne passerez pas, s'écria Matteo.

— Je ne passerai pas ! répliqua le marquis, qui semblait plus amusé que surpris.

— Non, vous ne passerez pas.

Cordiani lui posa la main sur l'épaule. C'était une main de fer, car je vis le marquis ployer sous son poids.

— Vous ne passerez pas, avant d'avoir juré de ne parler à personne de ma présence ici, dit Cordiani.

« Le marquis ne répondit pas, mais levant sa canne, il frappa, il frappa de toutes ses forces sur la figure du paysan.

— Il fit bien ! s'écria Varina.

— Il fit mal ! répliqua sa mère, froidement, comme le prouveraient les résultats ; car le coup avait à peine été porté que